

ager quelque chose en arri-
-forestier, tout ce que nous
dit les restes d'une tablette
t quelques gouttes d'eau-de-
-ns pitoyablement, et ce n'est
- serrés l'un contre l'autre,
-ère un tronc d'arbre renver-
-ûmes, couverts d'un seul et
- de Loden pour nous deux,
-ongues heures d'attente. En-
-crêpuscule, nous entendîmes
ur et chien haletants : une
ce !
-emières joies du revoir avec

mon chien *Hirschmann*, je le mis de suite
au trait sur la trace du sang. Et puisqu'à
la chasse les choses se passent très sou-
vent différemment de ce que l'on prévoit,
le cerf fut trouvé raide mort à 150 pas
à peine ! La cartouche américaine (« 270
grain, soft nose ») de ma carabine anglaise
« Holland » avait, par sa puissance, mieux
travaillé que je ne le pensais.
C'est ainsi qu'après de vaines semaines
de fatigue, de patience et d'endurance, les
dernières minutes de notre séjour me va-
laient finalement le succès inattendu de
deux beaux cerfs.

UN LIÈVRE QUI AVAIT DU NEZ

er de Fan de grâce 1851,
us nous trouvions trois chas-
-alets de chiens et dix chiens
- des landes bretonnes, occu-
-r une victime, recherche inu-
-car le joyeux son de l'hallali
-core annoncé aux échos voi-
-phe de notre part. Il était
- de l'après-midi, et pas une
- n'était venu nous dédomma-
-e que nous nous donnions de-

- inutilement battu la susdite
- assâmes dans un des champs
- la bordaient ; ce champ pou-
- hectare de superficie et,
- es enclos bretons, il était en-
- hauts talus. A peine étions-
- ans cet endroit, que les chiens
- tant le nez à terre, donnent
- n équivoques de la présence
- ni, lui-même, ne se fait pas
- lébouche du haut du champ,
- roites, la tête haute, suivant
- onable habitude d'un bouquin

- trouvions (les trois chas-
- le bas du champ et, avertis
- des domestiques, nous voyons
- nimal venir se placer très in-
- au milieu de nous. Mon voi-
- te alors pour franchir le ta-
- e tirer plus commodément, si,
- nous ne l'atteignons pas dans
- r champ. Il manque son élan,
- be sur les genoux, la tête en-
- rière en l'air, comme cela de-

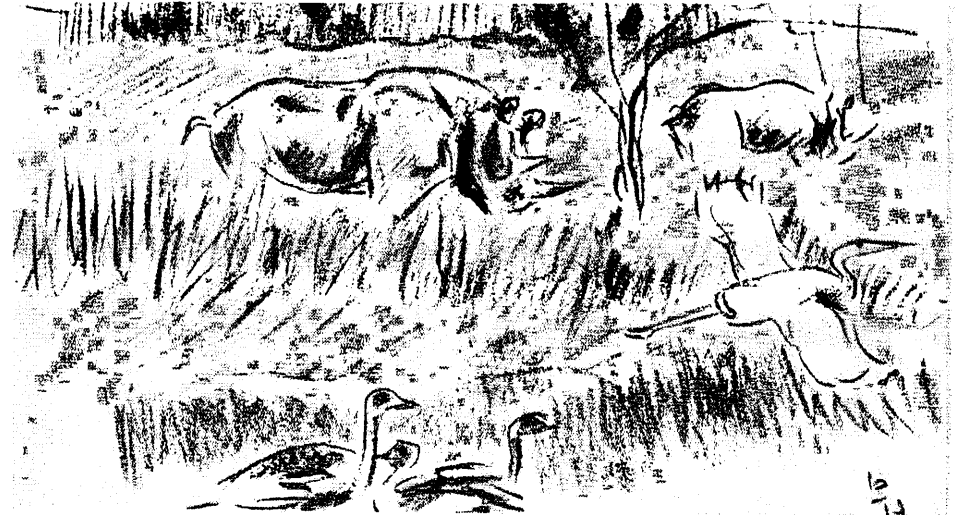
- vait arriver naturellement. Le lièvre, re-
- connaissant le piège où il se trouve, et
- cerné par nous dans le coin de l'enclos de
- genêts, prend tout aussitôt le sublime et
- spirituel parti de s'engager dans les jambes
- du chasseur tombé, et d'aller se blottir
- sur le postérieur du dit chasseur. Profitant
- de cette plaisante position, j'ajuste mon
- animal, mais le camarade me crie d'un air
- très sérieux et même alarmé :

— Ne tirez pas, ne tirez pas !

- Inutile de dire que tout cela fut bien
- plus prompt que je ne puis le raconter. La
- place était drôle, mais néanmoins un peu
- critique pour notre animal, qui tout à
- coup, monte le long du dos de son singu-
- lier porteur, lui passe par dessous le bras,
- et saute de l'autre côté du talus. Le chas-
- seur se relève et tire sans résultat sur le
- fuyard ; en abaissant le canon de son fu-
- sil, il se sent culbuté de nouveau, puis se
- relève, très étonné de se voir ainsi rudoyé
- et maltraité : c'étaient les chiens qui arri-
- vaient et tenaient à passer consciencieuse-
- ment par l'endroit où le gibier avait passé.

- Je dois dire à la honte de mes chiens,
- qui cependant comptent de belles pages
- dans leur histoire, que le lièvre qui, pro-
- bablement était né sous une bonne étoile,
- fut perdu quelques instants après ; qu'on
- ne put pas relever le défaut ou la nuit qui
- approchait, et que oncques depuis n'a revu
- ce malin animal.

(Extraits de « Cancans
- Cynégétiques », de Jo-
- seph Lavallée, 1856.)



Croquis de M. Blancou

RENCONTRES IMPRÉVUES ET GIBIERS D'EXCEPTION

par Georges TRIAL

Le chapitre que voici est le dernier
de l'ouvrage inédit : Dix ans de chas-
ses gabonaises, de notre excellent
collaborateur et ami Trial.

Nos lecteurs regretteront certaine-
ment autant que nous de voir se ter-
miner — momentanément ! — la sé-
rie de ces souvenirs auxquels la
grande aventure, la poésie, l'émotion
vraie et une modestie rare conféraient
un caractère attachant.

Bien que rentré en France depuis
quelques années déjà, Georges Trial
n'est au bout ni de ses souvenirs ni
de son adresse de conteur : il nous a
promis de nous donner avant long-
temps autre chose. Ceux qui le con-
naissent savent que pour lui plus que
pour tout autre : chose promise, chose
due !

Nombre d'Européens ont une tendance
amusante à se représenter le Continent
Noir comme un vaste jardin zoologique, à
travers lequel on se promène, la carabine à
la main, en choisissant soigneusement les
glorieux trophées que l'on désire en rap-
porter. Si la réalité est quelque peu dif-
férente, les Blancs d'Afrique la méconnais-
sent eux-mêmes lorsqu'ils localisent,
comme ils le font volontiers, l'habitat du
grand gibier à telle ou telle région, et se
refusent à admettre que des sujets isolés
puissent apparaître de la façon la plus
inattendue, à des centaines de kilomètres
parfois des limites de leur aire de disper-
sion géographique habituelle.

La forêt gabonaise, trop faiblement peu-
plée d'herbivores pour assurer la subsis-
tance des grands fauves, est habitée par
quelques léopards, somme toute assez clair-
semés. Il n'en est pas moins exact qu'un
lion et une lionne y ont été abattus, le
premier en 1924, la seconde en 1929.

harognards en quête des refestins, n'empêchent pas le très rare, de n'y être pas

ins du pays eshira on peut uit, l'horrible hurlement de ée, qui ressemble tantôt à ut discordant, tantôt à un le dément.

en chacal qui avait eu l'in-ein jour, de s'asseoir tran-uarante mètres de moi pour ilier, je n'ai jamais réussi n eshira ni même un apou-ntit à m'accompagner à la e hyène, ou même à repérer lace favorable à un affût.

hasard m'a permis d'iden-sième détrousseur de cada-onnu que ses deux congéné-te le nom africain d' « as-

lepuis une heure, dans une-ement facile, la piste d'une-pe, quand soudain, d'un-que j'avais dû contourner, lever et s'enfuir un animal-aille. A travers une courte-ai un coup de neuf grains-ette un instant entrevue et-aru bizarrement colorée de-nc.

chute : froissement carac-nennes branches et de feuil-s réactions d'un animal sé-teint... puis plus rien.-vait porté. Mais que pouvait-pleine brousse sauvage où-ux sont uniformément roux.-rs, cet animal blanc et noir,-ue noir m'avait-il semblé ?-c précaution.

pas tarder à le découvrir ;-i gros chien, blanc avec de-s noirs disposés comme sur-heval pie. Il aurait fait pen-e-neuve si son poil, au lieu-comme celui de ces beaux-été raide et dur. Il s'était-pace.

herbes drues, une tête mas-ule entr'ouverte d'où pendait-ouge, l'impressionnante ran-d'une mâchoire de loup, deux-passablement inquiétants que-çon imparfaite, m'invitaient

x voir la tête, et achever-second coup, je fis un pas

chien d'aspect redoutable, au lieu de cher-cher à me sauter dessus ou seulement à faire face comme l'aurait fait le plus mo-deste des chats-tigres, faisait des efforts évidents pour tenter de fuir. Un pas de plus, et je provoquai une nouvelle réaction d'une lâcheté plus caractérisée encore. C'est un coup de trique sur le crâne qui eut raison sans peine de cet adversaire dépourvu de la moindre bravoure.

J'identifiai aussitôt sans erreur possible ma victime, l'assouara des Noirs, le Lycaon ou Cynhyène des zoologues. J'en avais vu en captivité ; c'était le premier que je rencontrais à l'état libre et sauvage. Pen-ché sur lui je commençai à examiner de près les lignes générales de ce grand chien, à la fois dégingandé et fortement char-penté, doté d'une mâchoire capable de bri-ser de gros os entre ses crocs jaunes et massifs ; j'étais vivement intéressé par l'ensemble de détails auxquels s'arrête vo-lontiers un chasseur et un observateur.

Tout à coup je sentis monter autour de moi, m'envahir, me prendre à la gorge, une odeur épouvantable, une odeur de cad-avre et de putréfaction qui m'enveloppait d'une intolérable puanteur. Je flairai mes mains : l'odeur était sur elles. Je me pen-chai davantage, l'odeur affreuse montait directement de ce corps encore chaud que j'avais tourné et retourné sans défiance et que je m'empressai de repousser du pied.

L'air devenait irrespirable ; je me hâtai de m'éloigner ; l'odeur maudite semblait me suivre. Mes mains en étaient déjà si profondément imprégnées qu'une cigarette, que j'appelai en toute hâte à mon secours, m'emplit la bouche d'une immonde saveur pour avoir un instant subi le contact de mes doigts.

Au bord du premier marigot que je trou-vai sur ma route j'essayai d'esquisser une rapide toilette avec friction énergique au sable mouillé : eau et sable s'avéraient également impuissants. Mes espadrilles, ma chemise, ma culotte et moi-même étions également imprégnés de l'odeur du lycaon.

Poursuivi jusqu'à mon campement par cette obsession répugnante, je ne suis par-venu à m'en évader qu'après un change-ment total de vêtements et le sacrifice d'un flacon d'eau de Cologne, le dernier, que recérait encore l'une de mes cantines !

Mon boy s'est évertué dans la suite à récupérer mon m'boubou et ma culotte ; eau chaude, ébullition, savon, cuisson pro-longée dans une eau bouillante parfumée

flore sauvage, rien n'y fit ; rien n'est venu à bout de l'abominable puanteur, rien si-non le feu purificateur auquel je confiai enfin le soin de faire disparaître ces vête-ments sacrifiés à la mémoire du lycaon.

Le plus extraordinaire de l'affaire, c'est que l'on m'a raconté, quelques jours plus tard, que des akélés d'un village environ-nant avaient été chercher ce gibier de haut fumet et l'avaient mangé...

J'ai préféré le croire que d'aller le vé-rifier.

II

Je me suis toujours refusé, je me refuse encore à considérer les singes, grands ou petits, comme un gibier : le gorille n'est bon à rien ; il ne réserve au chasseur au-cun trophée acceptable ; sa chasse est sans aucun intérêt ; il n'a pas sa place parmi les grands animaux de chasse. Tuer un chimpanzé est une sorte de meurtre. S'il n'est pas passible des rigueurs de la Cour d'Assise, ce crime, pour l'unique expé-rience que j'en ai faite, m'a laissé un sou-venir tel qu'il m'en est resté une volonté farouche de ne pas récidiver.

Quant aux petits singes, aux cercopithè-ques que l'on rencontre par troupes nom-breuses et bruyantes dans toute la grande forêt, si l'on en tire, si l'on en tue pas mal, c'est pour subvenir aux besoins ali-mentaires des Noirs qui vous accompa-gnent, dans un pays où, à dire vrai, il n'y a ni petit ni moyen gibier.

Certaines espèces, le Kakou en parti-culier, sont mangeables même pour les Blancs, à condition que les sujets soient jeunes, car, robustement musclés, les adul-tes sont très coriaces. La modeste place que je leur réserve ici n'est qu'un juste hommage rendu à leur extraordinaire cou-rage. Et je confesse sans honte aucune qu'un jour j'ai capitulé, sans conditions, devant un troupe de Kakous braves jus-qu'à l'héroïsme.

Je les avais rencontrés au milieu d'un peuplement de palétuviers où je m'étais risqué, glissant à l'aventure sur une mi-nuscule pirogue tout le long d'un étroit marigot.

Occupés à se gaver des baies dont ils sont friands, ils allaient d'un arbre à l'au-tre, menant grand bruit et se querellant, sans souci de cette pirogue arrêtée sur l'eau ni de la silhouette inquiétante pour eux de l'homme qui la montait. Droit au-dessus

apercevoir tout entier, occupé à chercher ses puces, sa longue queue pendant sous lui. A cette queue dépourvue du bouquet de poils blancs que possèdent seuls les adultes j'avais reconnu un sujet jeune, le seul qui valût une charge de poudre, au retour de cette promenade où je n'avais découvert aucun gibier plus intéressant.

Sous un coup de O bien ajusté le pau-vre diable chavira, bascula dans le vide, et tomba sans pousser un cri, la tête la première. Un singe qui tombe de sa bran-che la tête la première est inmanquable-ment un singe mort, foudroyé sur place.

La troupe comptait une trentaine de têtes. Je me suis rappelé par la suite qu'au bruit de la détonation son comportement avait été nettement anormal ; au lieu de s'enfuir par bonds désordonnés en pou-sant des cris aigus, les Kakous s'étaient contents, le premier instant de désarroi passé, de se réfugier dans les hautes bran-ches où je les entendais gronder et s'agi-ter. On s'inquiète, après une attaque, de ce que fait un troupeau de buffles ; mais de la réaction d'une tribu de cercopithè-ques !... Sans me soucier un instant de leur manège, j'amarrai ma pirogue pour aller ramasser ma victime tombée à dix ou quinze mètres parmi les racines de palétu-viers.

Il est très malaisé de circuler sur ces racines aux trois quarts aériennes ; elles forment un réseau compliqué d'arceaux souples, sur lesquels les singes seuls sont à leur aise. Impossible d'autre part de son-ger à poser le pied à terre, la terre n'étant en l'occurrence qu'une boue noire et molle dans laquelle on se fût enlisé dangereu-sément, à la première tentative.

J'avais trouvé sans peine mon Kakou, accroché à l'une de ces racines en travers de laquelle il était tombé. J'avais déjà la main sur lui, lorsque je découvris à ses côtés un second singe, bien vivant celui-là, un tout petit kakou gros comme le poing, désespérément agrippé de ses deux petites mains à la même racine. Un plomb perdu lui avait égratigné le front, sans lui causer probablement de blessure grave ; le choc l'avait jeté à bas de sa branche et il était tombé à terre, aveuglé par son pro-pre sang et tout étourdi de sa chute.

A peine ai-je posé la main sur lui qu'il s'est mis à glapir d'une voix suraiguë ; son appel ne devait pas rester longtemps sans réponse ! Surgissant de toutes parts, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, glissant le long des troncs et des



Un bon taureau-buffle du Moyen Congo tué et cliché par O. Sarraut

agilité déconcertante qui leur ôte la bande fut à terre. Tandant, grinçant des dents et n de moi un cercle mena-

leur taille médiocre, ils mon-cribles canines dont la mor-d'ailleurs celle de tous les telle.

ain difficile qui gênait tous nts je me sentais gauche et mauvaise posture au cas en règle. Les kakous s'en compte ? Leur cercle se fai- en minute plus étroit, et mon fusil dans ma pirogue !

onc d'un palétuvier, les pieds sur une racine, j'avais tiré de chasse, décidé à faire illant ; et le maudit petit ponné à sa racine et sentant our de lui, n'arrêtait pas de

En dépit de l'in vraisemblable vigueur physique de tous les singes, j'étais de taille à me défaire sans peine de l'un quelconque de ces kakous ; mais ils avaient pour eux le nombre. Qu'advierait-il de moi si, pendant que j'abattais un adversaire, j'en recevais un sur les épaules, un second sur la tête, tandis que les autres me sauteraient aux jambes ?

Pâle de rage, à bout de ressources, je tentai, avant de céder à ces pygmées, de les intimider en poussant à mon tour des hurlements d'Indien Sioux sur le sentier de la guerre ! Je ne réussis qu'à porter leur excitation à son paroxysme.

Je n'avais plus qu'à céder si je voulais me tirer, sans dommage, de ce mauvais pas.

Devant moi, babines retroussées, trépi- gnant de colère, une grande guenon, sans aucun doute la mère du petit qui glapissait toujours cramponné à mes pieds à sa racine, me faisait face avec un courage farouche.

pour le lui lancer à la voix, j'osai l'inju-rier :

— Tiens, le voilà ton macaque, sale bête !

Elle avait vu venir le geste. D'un bond elle fut sur moi et du bout de ses longues mains noires, elle l'arracha des miennes !

Puis elle s'enfuit avec un hurlement de triomphe, suivie de toute la troupe qui hurlait avec elle.

Et je me suis retrouvé seul, dans l'im- mense silence des palétuviers, assez penaud je l'avoue.

III

Si pour mériter une place dans la no- menclature des gibiers dignes de ce nom il faut être comestible ou susceptible de fournir un trophée de chasse présentable, le héros inattendu de cette plaisante aven- ture a droit de cité ici, puisque ses sem- blables et lui-même m'ont permis, en Afri- que, de déguster les civets les plus savou- reux qui soient !

Depuis huit jours qu'elle durait, il était évident que cette plaisanterie finirait mal. Elle avait mal fini pour son auteur, dont je retrouvai au lever du jour le corps froid et raidi sur la table où, la veille, je l'avais jeté rageusement, après l'avoir abattu d'un coup de fusil.

Notre querelle datait de la première nuit de la lune nouvelle, où, allongé sous ma moustiquaire, j'allais m'endormir après une rude journée, quand j'avais été alerté par le cri d'un animal inconnu qui rôdait autour de ma case.

Ce cri n'était ni très puissant ni parti- culièrement sinistre ; il ressemblait un peu à un aboiement de fox-terrier, plus exac- tement encore à la voix d'un homme très enrhumé qui se serait appliqué à pronon- cer sur un mode nasillard le mot « Kha- han ». Rien, somme toute, que de très banal.

Malheureusement, avec la régularité et la précision d'une machine bien remontée, le mystérieux rôdeur répétait son appel toutes les quatre ou cinq secondes, et cela, avec une persévérance inlassable, inlassa- ble jusqu'à en devenir exaspérante.

Sans bruit, je sortis de ma case, mon fusil à la main. La nuit était radieuse ; mais en dépit d'un ciel resplendissant d'étoiles, je ne voyais pas le bout de mon nez.

J'écoutai : aux variations d'intensité de

mal qui le lançait n'était pas immobile. Par moment cela venait du ciel, tout droit au-dessus de ma tête ; donc l'animal volait. Il paraissait même voler assez rapi- dement. J'avais beau ouvrir des yeux dé- mesurés, je n'apercevais pas la moindre ombre mobile sur le fond trop sombre du ciel.

Le fox-terrier volant se tut une demi- heure à peine avant l'aube. Retiré sous ma moustiquaire, j'étais arrivé progressi- vement au suprême degré de la rage im- puissante.

Reviendrait-il la nuit suivante ?

Exact au rendez-vous, l'impitoyable aboyeur devait tourner toute la nuit au- tour de ma case. Après des heures d'un supplice rappelant celui de la goutte d'eau inventé par les Chinois, j'étais arrivé à dormir deux heures, en m'enveloppant la tête dans un oreiller, au risque de suf- foquer.

Il en fut ainsi huit nuits consécutives ; comme mon bourreau arrivait dès que l'obscurité était complète, le huitième soir, décidé à tirer de lui une éclatante ven- geance, je m'installai devant ma porte, mon fusil entre les jambes, aussitôt que le fin croissant de la lune disparut sous l'horizon. Mais malgré mon attention en- têtée, pas plus que le premier jour je ne parvins à apercevoir mon visiteur, aussi ponctuel que de coutume.

Involontairement mon boy sauva la si- tuation : l'idée lui étant venue, je ne sais pourquoi, de ranimer le feu de la cuisine, il projeta dans la nuit une vague lueur qui fit apparaître sur un fond rougeâtre la silhouette noire de ma case. Dans cette zone de lumière très relative, une ombre passa avec un large battement d'ailes si- lencieux. Surpris par son premier passage, je ne devais pas rater le second. Un coup de fusil jeté au coup de bras, une chute sur mon toit de chaume, une dégringolade tout au long de sa pente, je ramassai sur le sol, avec précaution, une gigantesque chauve-souris !

En France, une chauve-souris évoque l'idée d'une bestiole grise de la taille d'une souris, pliée dans la baudruche fanée de ses ailes détendues. Ma chauve-souris d'Afrique, rousse avec de vastes ailes de caoutchouc noir, des oreilles immenses, faisait penser à un lapin volant.

C'est sans aucun doute cette similitude frappante, doublée du souvenir des rous- settes éminemment comestibles de l'Océa- nie, qui me donna l'idée de m'assurer si

id scandale de mon cuisinier ailes, je l'ai dépouillé de sa préparé suivant le rite clas- de France.
 j'en conviens, à la première civet, avec une certaine cir- Je déclare hautement qu'il alité parfaite, infiniment su- i des civets d'Europe prépa- plus authentiques lapins.
 invoquer en sa faveur qu'un

za s'agit, consistant à goûter au civet d'œuf- lard. Les autres, les sceptiques et les dé- goûtés, ne sauront jamais de quel régal ils se sont sottement privés.
 Durant ces sept nuits inoubliables, j'avais maudit le trouble-fête inconnu qui s'obstinait à m'empêcher de dormir. Il m'est arrivé bien souvent par la suite, en songeant à mon déjeuner du lendemain, l'oreille tendue dans l'obscurité vers un abolement lointain non encore identifié, de murmurer :



impressionnant tableau de trophées africains dus à la carabine de Beaumont et réunis depuis des années dans son rendez-vous de chasse.

IV

Qu'un rhinocéros, pachyderme monstrueux, hargneux, connu pour son méchant caractère et pour sa spécialité de charger comme une brute stupide et sans savoir pourquoi les êtres vivants sans malice qui ne lui demandent rien, puisse être le héros d'une aventure de chasse franchement drôle, pour être inattendue la chose n'en est pas moins historiquement exacte. Il est vrai qu'en l'occurrence le rôle du rhinocéros lui-même n'était pas spécifiquement comique.

Comment était-il venu se perdre au Gabon, à des centaines de kilomètres des premières savanes où l'on rencontre des Keitloas ? Que venait-il faire, lui, l'hôte des plaines arides, dans ce pays d'eau, de rivières, de lagunes et d'humidité permanente ? Comme je devais le répondre au groupe de Blancs narquois qui m'accablèrent de sarcasmes lorsque je leur parlai pour la première fois de cette rencontre extraordinaire, le rhinocéros ne m'a fait aucune confidence.

Mais quand on a vu un rhinocéros, fût-ce pour la première fois de sa vie, à quinze mètres, en plein découvert, quand on a eu le temps de le regarder tout à son aise, fût-ce en priant Saint-Hubert de permettre qu'il passât sans vous remarquer, il est permis de n'avoir aucun doute sur son identité.

Depuis plusieurs semaines des traces du passage d'un très gros animal avaient piqué ma curiosité : chaque fois que je les avais relevées, c'avait été dans des terrains sablonneux, trop meubles pour garder une empreinte avec quelque netteté. Je connaissais un par un les quelques hippopotames qui hantaient ces parages relativement sûrs pour eux. Ce pied ne paraissait pas être un pied d'hippopotame, encore moins un pied d'éléphant. Moins large, sa profondeur trahissait une bête très lourde, donc de très grande taille. Les buffles étant à priori hors de cause, je ne connaissais dans ma région et même dans tout le Gabon aucun pachyderme autre que l'éléphant et l'hippopotame.

Après avoir relevé à plusieurs reprises cette piste mystérieuse je finis par réussir à la suivre au travers d'une étendue de sable, puis dans la brousse même où, sur l'argile relativement dure, d'un sentier, je

présentait quelque analogie avec une sorte de tréfle, je ne l'avais jamais vu, mais j'en avais lu des descriptions détaillées. N'Tchara, conduit par mes soins et par acquit de conscience sur les lieux, devait me déclarer honnêtement et pour la seule et unique fois de notre vie commune qu'il ne connaissait pas la bête qui avait laissé cette trace.

A partir de ce jour j'eus la certitude qu'un rhinocéros authentique, sans respect des traditions zoologiques les mieux affirmées, avait conçu le projet audacieux de visiter la forêt du Bas-Ogooué et l'avait mis à exécution.

Sur des indices aussi fragmentaires et d'une fraîcheur aussi relative, il était difficile d'envisager une recherche avec quelque chance de succès. Le hasard bienveillant devait me mettre, avec une facilité inattendue, en présence de l'animal.

A une heure de marche de mon campement, alors que, au retour d'une expédition matinale, je longeais tranquillement un rideau de brousse, le bruit d'un pas pesant qui venait vers moi sans souci de buissons froissés et de branches cassées me jeta, fusil au poing, à l'abri d'un gros arbre en bordure de bois. Et la bête surgit, à vingt pas à peine, me laissant, Dieu merci ! sous son vent.

C'était un animal d'une longueur extraordinaire, paraissant si démesurément long qu'il me sembla certainement beaucoup moins haut qu'il ne l'était en réalité. Le nez au sol, il portait bas une tête monstrueuse que dominaient deux cornes nasales très hautes, sensiblement égales et recourbées l'une vers l'autre. Il donnait l'impression d'être blindé, couvert de larges plaques grisâtres rigides, séparées les unes des autres par des sillons clairs disposés comme des articulations ou des soufflets. A part sa double défense, je n'ai bien distingué de cette tête difforme que des oreilles petites et continuellement en mouvement, de cette croupe massive qu'une petite queue de cochon ridicule, qui s'agitait avec frénésie. Le rhinocéros s'engagea en terrain découvert, sans soupçonner le moins du monde ma présence, traversa en biais la plaine, puis s'éloigna paisiblement en proférant de petits grognements de porc satisfait.

Je dois avouer loyalement, si derrière mon baliveau j'ai maudit le sort de ne pas avoir sous la main ma bonne grosse carabine au lieu de disposer d'un calibre 12 avec lequel il n'était pas indiqué d'enta-

mer la discussion. J'ai respiré plus librement quand ce colosse s'est éloigné, après être passé si près de moi sans me voir ni m'éventer !

Cette magnifique occasion de récolter un trophée de chasse unique dans l'histoire cynégétique du Gabon, je ne l'ai jamais retrouvée. Le récit que j'en avais fait lors d'un passage à Port-Gentil m'avait valu quelques sarcasmes de la part des uns, tandis qu'il excitait la jalousie de certains autres. Deux chasseurs Blancs, désireux d'affirmer leur réputation douteuse et plus encore, de me jouer un tour pendable en s'attribuant à ma barbe les deux cornes d'un rhinocéros, à l'existence duquel ils affectaient de ne pas croire, devaient monter une expédition spéciale vers les solitudes d'Olinde. Dans le plus grand secret, ils tentèrent l'aventure.

Débarqués un soir à Rempanno, ils promirent vingt « dollé » — cent francs — au vieux Manteza, le chef du village, excellent chasseur lui-même, s'il leur faisait voir à portée « la bête, manière Attiali (Trial) y en a dit, lui, c'est vu ! »

Je connaissais bien la valeur professionnelle de Manteza et appréciais la parfaite correction dont il avait toujours fait preuve à mon égard. Quelques jours plus tard il se présenta chez moi, porteur d'un très beau couteau de chasse qu'il déposa sur ma table.

J'apporte toi, dit-il, le couteau de chasse, c'est là. Un Blanc y en a venu la chasse et y en a perdu, la brousse, Manteza c'est trouvé et Manteza rapporte toi, parce si Manteza pas rapporté le Blanc dire Manteza y en a volé et faire mauvais avec Manteza. Voilà !

Le compliment de sa confiance ne m'a coûté qu'un verre de vin : il m'a raconté, sans se faire autrement prier, que deux Blancs de Port-Gentil étaient venus le questionner sur la fameuse bête, et comment, conduits par lui, ils avaient eu la veine insolente de tomber sur le rhinocéros après une demi-journée de marche dans la brousse. S'étant trouvé littéralement nez à nez avec lui, ils avaient eu une terrible peur et s'étaient réfugiés sur un arbre. Ils n'en étaient descendus que longtemps après, lorsque, revenu sur ses pas, Manteza, qui s'était lui-même enfui à toutes jambes, leur avait certifié que l'animal s'en était allé sans se soucier d'eux.

Alors, mais alors seulement, ils avaient quitté leur abri et rejoint vivement leur pirogue pour regagner Port-Gentil, sans plus songer d'ailleurs aux vingt « dollé »

promis. Dans leur précipitation à quitter ces parages dangereux ils avaient perdu le magnifique couteau de chasse que Manteza me rapportait.

Je n'ai pas eu la cruelle malice de le leur restituer.

V

La capture d'un lamantin relève-t-elle de la pêche ou de la chasse ? Le lamantin passe sa vie dans l'eau : pêche ! On le capture en se servant d'un harpon : chasse ! Le lamantin est un mammifère : chasse ! Mon harpon était lancé par un fusil approprié à cet usage : chasse !

Par dessus tout — et je ne m'en défends aucunement — la capture d'un lamantin par un Européen est une chose si exceptionnelle, que je suis très fier de celui — seul et unique d'ailleurs — que j'ai couché sur mon carnet de chasse, si fier même que je m'arroge le droit d'en conter l'aventure parmi ces souvenirs d'A.E.F.

Le lamantin fait penser à un gros phoque, dont il diffère grandement aussi, étant un herbivore et non un carnassier. Les dames lamantines offrent aux regards indiscrets une poitrine aux contours étrangement féminins, qui font totalement défaut aux dames phoques. A l'époque de leurs amours ces animaux timides et inoffensifs font entendre des appels mélancoliques très caractéristiques ; on a voulu voir dans ces appels l'origine de la légende des sirènes. D'autres y ont cherché l'origine du mot lamantin. L'orthographe proteste, mais l'orthographe a peut-être tort.

En fait, le lamantin, énorme animal de cinq ou six cents livres, dont la chair est l'une des plus savoureuses qu'il soit permis de déguster en Afrique, est on ne peut plus difficile à voir ou à apercevoir ; en équipant un fusil lance-sagaie, je ne pensais aucunement à sa capture, mais plus modestement à celle des gros poissons si communs dans ma lagune sauvage : mes pêcheurs en prenaient journellement avec leur longue sagaie n'komi.

Mais, lancer ce javelot de plus de deux mètres de long, le lancer avec force et précision quand on est debout dans une minuscule pirogue où rester en équilibre est déjà un problème angoissant, n'est pas à la portée de tout le monde, et plus spécialement d'un Blanc ! Et il n'y a rien à faire : d'une pirogue grande et stable on ne voit aucun poisson, tandis que d'une pirogue-moustique on en voit beaucoup,

mais au moindre mouvement un peu violent on les rejoint dans leur élément.

La sagaie des pêcheurs n'komis — pêcheurs ou chasseurs de lamantins — se compose d'une hampe de bois dur poli, de deux à deux mètres cinquante de long, portant en son milieu un gros flotteur de bois léger. Le fer, emmanché sur cette hampe par une douille juste suffisante pour permettre le jet de l'engin, est amarré à une corde fine et solide, enroulée sur la hampe en avant du flotteur. Dans l'action de pêche, le fer, dès qu'il atteint son but, reste dans la plaie et se détache de la hampe ; la corde se déroule, et la victime s'éloigne en remorquant cette perche que son flotteur maintient à la surface. Le pêcheur n'a plus qu'à s'en saisir après l'avoir parfois longtemps cherchée, pour se rendre ensuite maître de sa capture.

Réduire la longueur de ce harpon à un mètre, engager la partie postérieure dans le canon d'un vieux fusil Gras transformé, coupé à la longueur voulue, il n'en fallait pas plus pour faire de l'engin meurtrier des indigènes un engin plus meurtrier encore, parce que susceptible d'être utilisé par un pêcheur-chasseur assis dans son « mouille-cul », à des portées interdites au harpon lancé à la main. Je note en passant que pour ce projectile ultra-lourd, lancé par un calibre 12, une charge minime de deux grammes de poudre noire donnait, et de très loin, de meilleurs résultats qu'une charge plus forte.

C'est armé de cet engin hybride, tirant un harpon de pêche dans un fusil de chasse, que je me trouvais, une fameuse nuit, à l'affût d'un passage signalé de grosses carangues. La place était de premier choix : un chenal étroit, étranglé entre un banc de boue et un banc de sable en bordure de la terre ferme, par où communiquaient les deux plus importants bassins de la lagune. Sous l'aveuglante clarté de la pleine lune j'allai prendre l'affût, ma pirogue amarrée aux deux fiches que nous avions plantées là.

Un banc de carangues passa, tumultueusement, sans me donner l'occasion de tirer. Je ne me hâtai pas d'en profiter : il en passerait tant d'autres avant le jour !

Une demi-heure après j'attendais toujours ; la lagune sans ride scintillait, unie comme une glace ; pas un remous, pas le moindre dos luisant coupant la surface d'un éclair doré ! Que se passait-il donc qui pût expliquer ce calme subit ?

Un rayon de lune hypocrite projetait quelque peu sur le goulet mon ombre et

celle de ma pirogue ; c'était une cause possible d'insuccès. J'arrachai mes fiches et traversai le goulet pour aller mouiller en face. La lumière dans les yeux j'y venais moins bien. Mieux valait, à tout prendre, voir mal les carangues que voir trop bien... que je n'en voyais pas !

Après une longue et inutile attente j'en vins à supposer la présence de quelque gros carnassier, requin ou tarpon, jetant un désarroi inattendu dans les bancs de poissons migrateurs. Bah ! il finirait sans doute par s'en aller, et l'attente n'avait rien de lassant dans ce décor de féerie.

Un bruit insolite devait me tirer de ma rêverie : en aval du goulet, dans la nappe d'ombre qu'une haute palissade de palétuvers projetait sur l'eau, quelque chose venait de faire surface, un animal dont un mouvement d'eau lent et intense accusait la masse considérable. Il remuait silencieusement, striant cette étendue d'eau sombre de minuscules rides dont les crêtes luisaient vaguement. Et, tout à coup, il souffla...

Avec la décision et la rapidité d'un homme qui n'en mène pas très large, désireux avant tout de ne point attirer l'attention sur sa modeste personne, mon embarcation démarrée, je regagnai l'autre côté du goulet et la terre ferme toute proche, à grand coups silencieux de pagaie, évanoui à mon tour dans une zone d'ombre discrète, rassuré de sentir ma pirogue talonner doucement sur dix centimètres de fond.

L'inconnu qui venait de respirer fortement avait beaucoup de chances d'appartenir à l'une des familles d'hippopotames qui hantaient la lagune. De nuit, armé d'une sagaie, je me souciais médiocrement d'une discussion avec l'un de ces honnêtes pachydermes ; assister à ses ébats, passe encore, à condition toutefois que le spectacle ne comportât aucune dépense inutile d'héroïsme. L'hippopotame, invraisemblablement timide à terre ou simplement dès qu'il sent le fond de l'eau sous ses pieds, ne risquait pas de venir me chercher là ; s'il prenait pied par hasard, un coup de sifflet suffirait pour le mettre en fuite.

L'animal invisible, après avoir barboté un moment sans daigner se faire voir, dut plonger une seconde fois, car je n'entendis plus rien. Peut-être s'en était-il allé ?

Soudain, à l'entrée du chenal, quelque chose émergea, quelque chose qui devait être une tête. Je voyais assez mal, suffisamment cependant pour douter sur le

champ que cette tête fût celle d'un hippopotame. La tête d'un hippopotame qui émerge est longue et plate ; or l'objet que je ne parvenais pas à identifier était rond, une sorte de demi-sphère posée sur l'eau. Tout en avançant vers moi dans le chenal, cela prenait un aspect de plus en plus net de tête humaine émergeant progressivement. Elle domina bientôt la surface, et derrière elle apparut l'ovale allongé d'un dos rond et luisant. Mon sang ne fit qu'un tour : *manga ! un lamantin !*

Le hasard me servait miraculeusement : le lamantin était à quelques mètres de moi, parfaitement tranquille, incapable de m'apercevoir dans l'ombre complice.

Il s'engagea dans la passe, toucha le banc de boue qui me faisait face, tourna à demi, se laissa un instant dresser par le faible courant, puis obliqua directement vers moi. Quand son ventre toucha le sable, il progressa encore un peu en dandinant doucement son corps massif plus qu'à demi hors de l'eau. Alors il s'arrêta, bailla longuement, montrant les palettes blanches de ses dents d'herbivore que la clarté de la lune rendait éblouissantes, et poussa un petit grognement de satisfaction.

La poésie intense de cette nuit paisible s'était évanouie de mon âme de chasseur subitement réveillée. Mon fusil posé en travers sur mes genoux, se dirigea d'un mouvement insensible vers le gibier ; il ne pouvait être question d'épauler : un mouvement de cette amplitude m'aurait infailliblement trahi. Le lamantin était à cinq ou six mètres de moi, ignorant la menace de ce harpon braqué vers lui.

Le coup de feu a claqué : d'une puissante détente, l'énorme bête s'est doublée, a roulé sur elle-même pour disparaître sous l'eau non sans avoir, d'un formidable coup de queue, embouti ma pirogue et moi-même sous une douche copieuse.

Et ce fut tout. De ma sagaie minutieusement recherchée, aucune trace : elle était partie avec le lamantin, plantée dans son flanc. Je n'avais plus rien à espérer avant qu'il fit jour. J'avais bien une sagaie de rechange, mais, après le lamantin, quelle capture aurait encore pu m'intéresser ?

Je regagnai sans hâte mon campement. Oussaou, mon chef pêcheur, chasseur de lamantin lui-même, écouta mon récit avec attention.

— Puisque lui c'est troué, nous trouver lui, fit-il simplement.

Et il l'a trouvé !

Toute une interminable journée, trois pirogues, dont celle que nous montions lui et moi, ont cherché sous un soleil de feu, scrutant racines de palétuviers après racines de palétuviers, chaque mètre de berge ou de marigot, de Tchouagouma à Landippo, distants l'un de l'autre de quelque douze kilomètres. A quatre heures du soir, avec son calme implacable, Oussaou a dit :

— Voilà lui !

Et c'était lui !

Je serais passé là cent fois sans rien voir. Ce qu'il avait vu, lui, infailliblement, c'était, pointant entre deux racines, trois centimètres à peine de la hampe de ma sagaie qui affleuraient la surface de l'eau ! La cordelette y était attachée sur laquelle la pirogue, déhalée avec précaution, vint à pic d'un objet pesant, immobile au fond de l'eau.

Oussaou me tendit la corde. D'un mouvement souple il se laissa couler par dessus bord et disparut sous l'eau ! Presque aussitôt sa tête émergeait.

— Manga c'est là, affirma-t-il, quelque peu étonné, il ajouta : « Lui c'est fini mort ».

C'était un très beau lamantin, dont le poids devait approcher de trois cents kilos ; six hommes et la grande pirogue de voyage furent indispensables pour assurer un retour, d'ailleurs triomphal, au campement.

Oussaou savait par expérience combien est longue l'agonie d'un lamantin atteint par une sagaie indigène, et combien est laborieuse sa capture définitive par ce moyen. Cette mort, déterminée par une seule atteinte de mon harpon spécial, le laissait rêveur.

— Manière pour toi lancer la sagaie, c'est bon, me dit-il avec une nuance d'admiration.

Oussaou était un bon garçon ; croyant combler un désir qui n'osait s'exprimer ouvertement, je lui proposai d'équiper pour lui un fusil lance-sagaie pareil au mien.

Mais Oussaou était un sage :

— Lancer Sagaie avec le fusil, me répondit-il, ça manière bon pour le Blanc. Manière pour le Noir, lancer la sagaie avec la main, toujours...

DU DANGER DE TIRER AU HASARD

Les jeunes chasseurs ont tendance à s'emballer quand ils se trouvent en présence de gros gibiers ; et dans leur violent désir de ne pas laisser une occasion leur échapper, ils ne veulent pas attendre qu'un coup se présente en belle et tirent au hasard. C'est une erreur contre laquelle il faut se tenir en garde, ou bien elle pourrait mener le chasseur à mal.

Sauf dans des cas tout à fait exceptionnels, il ne devra faire feu que s'il est à peu près certain de toucher une partie vitale, et je crois pouvoir attribuer à la constante observation de cette règle de n'avoir pas eu de malheur. J'ai tué dans l'Inde et en Afrique 876 éléphants mâles (1) et je n'ai eu qu'un accident sérieux. J'étais alors un simple novice et je l'attribue à mon manque de précautions. Comme il peut servir d'avis, je vais le raconter.

Étant à chasser dans la forêt de Vynaad, j'avais été assez heureux, et je venais justement de tuer un éléphant, quand un mâle énorme, le patriarche de la troupe, et sept femelles passèrent précipitamment à cinquante pas de moi environ.

J'épaulai en ajustant derrière l'oreille, et j'envoyai à tout hasard mes deux coups, dans l'espoir de l'arrêter.

Le second coup porta, car il tomba à genoux ; mais immédiatement il se remit sur pied et, laissant les femelles aller de leur côté, il se précipita comme un fou à travers la forêt, qu'il remplit de ses cris de rage.

Je saisis mon second fusil — un fusil double, à balles de deux onces — et, sautant en bas du talus, coursus de toute ma force pour lui couper la retraite dans un passage qui était extrêmement étroit. C'était le lit d'un torrent entre deux hautes murailles de rochers par lequel je savais qu'il devait passer pour rejoindre le reste du troupeau.

Je courais en descendant le lit du torrent, dont les bords s'élevaient de chaque côté en talus très hauts, quand j'entendis derrière moi un grand bruit sur les cailloux, et en tournant la tête, je vis le mâle blessé qui se précipitait sur moi. Ses yeux lançaient des flammes, sa queue était

droite en l'air, il n'était pas à plus de quarante pas.

Courir, je le savais, ne pouvait me sauver, et il devait tomber sur moi, avant que j'eusse le temps de monter en haut du talus. Je fis donc volte-face et me jetai à genoux pour l'ajuster plus sûrement. En avant, il me chargeait avec un cri de vengeance plein de malice. Je le laissai venir à quinze pas et fis feu, visant entre les yeux (l'endroit que je préfère), mais soit que mon bras tremblât, étant essoufflé par ma course, soit que mon fusil, qui pesait seize livres anglaises, fût trop lourd, je n'en sais rien, toujours est-il qu'au moment de tirer, mon bras gauche s'abaissa (je n'étais pas nerveux pourtant, mais parfaitement calme au contraire, et je ne perdis pas un instant mon sang-froid) et le coup porta quatre pouces trop bas, entrant dans la chair, à la racine de la trompe, au lieu de pénétrer dans le cerveau. Il ne fut pas arrêté, et avant que j'eusse pu me ranger, le monstre tombait sur moi. Je vis passer quelque chose de sombre, je reçus un coup violent et me sentis lancé en l'air, puis l'oubli.

Quand je revins à moi, je me trouvais la face contre terre dans une mare de sang qui jaillissait de mon nez, de ma bouche et de mes oreilles.

Presque étouffé par le sang coagulé, le sentiment de ma situation dangereuse me traversa pourtant l'esprit ; je fis un effort pour me relever et voir où était mon adversaire ; mais je ne pus le découvrir nulle part. Je me relevai et je m'aperçus que si j'étais affreusement meurtri et ébranlé, du moins je n'avais rien de cassé.

J'étais tombé sur le haut du talus, mais incapable de me rendre compte de la manière dont j'avais été porté là. Dans le lit desséché du ruisseau, je vis mon fusil, et je réussis, après beaucoup de pénibles efforts, à ramper jusqu'à lui et à le reprendre. Les canons étaient pleins de sable que j'enlevai de mon mieux, puis je m'assis sur le bord de l'eau et me mis à me laver la figure et la tête et à essuyer le sang.

Pendant cette opération, j'entendis un cri perçant et vis Gooooloo venir vers moi en courant.

L'éléphant, en furie, fou, pour ainsi dire, de la douleur que lui causaient ses blessures, le suivait de près.

(1) Hum ! Hum ! mieux eût valu, en tous cas, ne pas s'en vanter.

Si vous appréciez les CAHIERS
abonnez-vous !

Vous serez ainsi assuré de recevoir chaque fascicule trimestriel dès sa parution, d'échapper pour un an aux hausses toujours à craindre, et de réaliser même une légère économie.

Les abonnements peuvent être souscrits chez les libraires et les amateurs, ou, à défaut,

à la

Société CELTA

57, Rue de Babylone — PARIS (7^e)

(Compte Ch. Post. PARIS 5714-82)

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union Française 1.000 fr. par an

Etranger 1.200 fr. » »

*Pour la vente en gros, s'adresser à la Librairie Flammarion.
Pour la Rédaction, à M. Tony Burnand, 67, rue du Ranelagh
Paris (16^e). Pour les abonnements et réassortiments (détail) à
Sic CELTA. Pour la Publicité, Meliers A B C, 57, rue de
Babylone, Paris (7^e).*

L. G. Laité - A. CHABREX

Les cahiers de
CHASSE
ET DE NATURE
DIRIGES PAR TONY BURNAND



11
A côté des évasions en
pays lointains :
gibier et chasses de France.
...en attendant l'ouverture.

FLAMMARION PARIS